|  |
| --- |
| **CORPUS composé de poèmes publiés aux éditions de Minuit clandestines, dans le recueil *L’Honneur des poètes*, en juillet 1943.** |

**TEXTE 1 :**

**Courage**

Paris a froid Paris a faim
Paris ne mange plus de marrons dans la rue
Paris a mis de vieux vêtements de vieille
Paris dort tout debout sans air dans le métro
Plus de malheur encore est imposé aux pauvres
Et la sagesse et la folie
De Paris malheureux
C'est l'air pur c'est le feu
C'est la beauté c'est la bonté
De ses travailleurs affamés
Ne crie pas au secours Paris
Tu es vivant d'une vie sans égale
Et derrière la nudité
De ta pâleur de ta maigreur
Tout ce qui est humain se révèle en tes yeux
Paris ma belle ville
Fine comme une aiguille forte comme un épée
Ingénue et savante
Tu ne supportes pas l'injustice
Pour toi c'est le seul désordre
Tu vas te libérer Paris
Paris tremblant comme une étoile
Notre espoir survivant
Tu vas te libérer de la fatigue et la boue
Frères ayons du courage
Nous qui ne sommes pas casqués
Ni bottés ni gantés ni bien élevés
Un rayon s'allume en nos veines
Notre lumière nous revient
Les meilleurs d'entre nous sont morts pour nous
Et voici que leur sang retrouve notre cœur
Et c'est de nouveau le matin un matin de Paris
La pointe de la délivrance
L'espace du printemps naissant
La force idiote a le dessous
Ces esclaves nos ennemis
S'ils ont compris
S'ils sont capables de comprendre
Vont se lever.

 Maurice Hervent (Paul Eluard)

**Texte 2 :**

**Paris**

Morne Paris coupé du monde

Et dépossédé de toi-même !

Par ce soir de mai dont la grâce

Accuse ton mal de langueur,

Seules les ombres désolées

Hantent tes avenues sans voix

Et les réseaux de vieilles rues

D’où ton sang vif s’est retiré.

Tes fils te pleurent en exil

Tes fils te pleurent dans tes murs.

Présent et lointain, évadé-captif,

Tu n’es plus ici, tu n’es pas ailleurs.

Derrière mes vitres aveugles

Sous ma lampe parcimonieuse

Aussi recluse que ton âme,

J’appelle en moi tes vrais visages,

J’arrache ton masque de fer.

Je pense à toi comme à un feu

Dont on a dispersé les brandons pavoisés,

Dont on a piétiné les flammèches furtives

Et que l’on charge d’immondices.

Alors, sa dernière étincelle

Crépite et meurt au ras du sol

Et ce qui fut son souffle ardent

N’est plus que puante fumée.

Mais vienne le vent du matin

Qui délivre le cœur des braises,

Et de cette gangue infâmante

Où se trémousse la vermine

Renaîtra la vaste flambée,

Le haut signal tueur de nuit.

Robert Barade. (Charles Vildrac)

Texte 3 :

 **« Ce cœur qui haïssait la guerre »**

Ce cœur qui haïssait la guerre
voilà qu'il bat pour le combat et la bataille !
Ce cœur qui ne battait qu'au rythme des marées, à celui des saisons,
à celui des heures du jour et de la nuit,
Voilà qu'il se gonfle et qu'il envoie dans les veines
un sang brûlant de salpêtre et de haine.
Et qu'il mène un tel bruit dans la cervelle que les oreilles en sifflent
Et qu'il n'est pas possible que ce bruit ne se répande pas dans la ville et la campagne
Comme le son d'une cloche appelant à l'émeute et au combat.
Écoutez, je l'entends qui me revient renvoyé par les échos.

Mais non, c'est le bruit d'autres cœurs, de millions d'autres cœurs
battant comme le mien à travers la France.
Ils battent au même rythme pour la même besogne tous ces cœurs,
Leur bruit est celui de la mer à l'assaut des falaises
Et tout ce sang porte dans des millions de cervelles un même mot d'ordre :
Révolte contre Hitler et mort à ses partisans !
Pourtant ce cœur haïssait la guerre et battait au rythme des saisons,
Mais un seul mot : Liberté a suffi à réveiller les vieilles colères
Et des millions de Français se préparent dans l'ombre
à la besogne que l'aube proche leur imposera.
Car ces cœurs qui haïssaient la guerre battaient pour la liberté
au rythme même des saisons et des marées,
du jour et de la nuit.

 Pierre Andier (Robert Desnos)

Texte 4 :

**Poème**

Toutes les colombes du monde ne vaudront pas les mains de politzer

Pour étancher les mains de Péri toutes les abeilles ne suffiront

Ils nous les ont tués ! Ils ont tué Decour et Solomon

Mais ils ne les empêcheront pas tels des anges tutélaires

De veiller sur les camarades en prison

Quatre noms quatre nœuds de crêpes au drapeau de France

Quatre silences lorsque les appellent nos voix :

Mais le rouge est plus fort que le noir et leurs doigts qu’on fit saigner, leurs doigts comme des jardiniers,

Cueille l’espérance

Aux murs du vieux Paris.

 Paul Vaille (Loys Masson)

Texte 5 :

**Le Legs**

Et voici, Père Hugo, ton nom sur les murailles !

Tu peux te retourner au fond du Panthéon

Pour savoir qui a fait cela. Qui l’a fait ? On !

On c’est Hitler, on c’est Goebbels… C’est la racaille,

Un Laval, un Pétain, Un Bonnard, un Brinon,

Ceux qui savent trahir et ceux qui font ripaille,

Ceux qui sont destinés aux justes représailles

Et cela ne fait pas un nombre grand de noms.

Ces gens de peu d’esprit et de faible culture

Ont besoin d’alibis dans leur sale aventure.

Ils ont dit : « Le bonhomme est mort. Il est dompté. »

Oui, le bonhomme est mort. Mais par devant notaire

Il a bien précisé quel legs il voulait faire :

Le notaire a nom France et le legs : Liberté.

 Lucien Gallois. (Robert Desnos)

Texte 6 :

**Ballade de celui qui chanta dans les supplices**

Et s'il était à refaire
Je referais ce chemin
Une voix monte des fers
Et parle des lendemains

On dit que dans sa cellule
Deux hommes cette nuit-là
Lui murmuraient "Capitule
De cette vie es-tu las

Tu peux vivre tu peux vivre
Tu peux vivre comme nous
Dis le mot qui te délivre
Et tu peux vivre à genoux"

Et s'il était à refaire
Je referais ce chemin
La voix qui monte des fers
Parle pour les lendemains

Rien qu'un mot la porte cède
S'ouvre et tu sors Rien qu'un mot
Le bourreau se dépossède
Sésame Finis tes maux

Rien qu'un mot rien qu'un mensonge
Pour transformer ton destin
Songe songe songe songe
A la douceur des matins

Et si c'était à refaire
Je referais ce chemin
La voix qui monte des fers
Parle aux hommes de demain

J'ai tout dit ce qu'on peut dire
L'exemple du Roi Henri
Un cheval pour mon empire
Une messe pour Paris

Rien à faire Alors qu'ils partent
Sur lui retombe son sang
C'était son unique carte
Périsse cet innocent

Et si c'était à refaire
Referait-il ce chemin
La voix qui monte des fers
Dit je le ferai demain

Je meurs et France demeure
Mon amour et mon refus
O mes amis si je meurs
Vous saurez pour quoi ce fut

Ils sont venus pour le prendre
Ils parlent en allemand
L'un traduit Veux-tu te rendre
Il répète calmement

Et si c'était à refaire
Je referais ce chemin
Sous vos coups chargés de fers
Que chantent les lendemains

Il chantait lui sous les balles
Des mots *sanglant est levé*
D'une seconde rafale
Il a fallu l'achever

Une autre chanson française
A ses lèvres est montée
Finissant la Marseillaise
Pour toute l'humanité

Jacques Destaing (Aragon)

Texte 7 :

**Prélude à la Diane française**

L’homme, où est l’homme, l’homme ? L’homme

Floué, roué, troué, meurtri,

Avec le mépris pour patrie,

Marqué comme un bétail et comme

Un bétail à la boucherie !

Où est l’amour, l’amour ? L’amour

Séparé, déchiré, rompu…

Il a lutté tant qu’il a pu,

Tant qu’il a pu combattre pour

Ecarter ces mains corrompues !

Voici s’abattre les rapaces,

Fumant d’un monstrueux repas,

Les traîtres les saluent bien bas.

Places ! Il te faut laisser l’espace

Au sang mal séché de leurs pas.

La rose de feu des martyrs

Et la grande pitié des camps…

Le pire les meilleurs traquant…

Ne rien sentir et consentir :

Jusqu’à quand, Français, jusqu’à quand ?

Victoire à l’Est où l’ombre est prise

Au piège blanc de la clarté…

Ö matin de la liberté

La rouge aurore y terrorise

Un vainqueur désorienté !

Pour lui toute nuit soit mortelle !

Que toute fenêtre ait du plomb,

Toute main vivante un boulon !

Que l’épouvante l’écartèle !

Que le sol brûle à ses talons !

Il dormirait dans nos alcôves ?

Il rêverait dans nos maisons

Devant nos calmes horizons ?

Il faut chasser la bête fauve

Et sa chienne de trahison.

Ce n’est plus le temps de se taire :

Quand le ciel change ou va changer.

Ne me parlez plus du danger !

Voyez, voyez sur notre terre,

Le pied pesant de l’étranger !

Entendez, Francs-Tireurs de France

L’appel de nos fils enfermés,

Formez vos bataillons, formez

Le carré de la délivrance,

O notre insaisissable armée !

Renaisse de votre colère,

Comme une voile dans le vent,

Vannant l’univers à son pan,

La grande force populaire

Unie et plus pure qu’avant…

Des armes, où trouver des armes ?

Il faut les prendre à l’ennemi.

Assez d’attendre l’accalmie !

Assez manger le pain des larmes !

Chaque jour peut être Valmy.

Jacques Destaing. (Aragon)